

XYZ. La revue de la nouvelle

Melinda Hotel

Hélène Rioux



Numéro 9, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (1987). *Melinda Hotel*. XYZ. La revue de la nouvelle, (9), 11–13.

Hélène Rioux

Melinda Hotel

Le Pacifique se vautre sur la plage. Sur la plage se dresse la masse grise du Melinda Hotel. C'est au bout de Stanley Park, dans la ville triste de Vancouver.

Les roses de septembre s'ouvrent dans les jardins du Melinda Hotel, et les parfums se mêlent à l'air saturé de sel.

Devant la porte dorée, un portier en habit rouge gallonné se tient au garde-à-vous.

C'est la morte saison. De rares touristes traversent les jardins, saluent d'un signe de tête le portier en habit rouge qui se précipite pour leur ouvrir. Ils entrent dans l'hôtel. Des hommes d'affaires sortent, sérieux, un porte-document à la main.

Le Pacifique mugit devant la plage du Melinda Hotel.

À l'intérieur, le grand hall est meublé de fauteuils de cuir et de tables basses. Une femme l'a traversé tout à l'heure, se dirigeant vers le bar. À présent, il est désert et cette femme est assise dans la pénombre du bar, devant un cocktail exotique, rhum et jus de fruits dans une noix de coco. Ce n'est pas encore l'heure de l'apéro et les clients sont peu nombreux. Quelques consommatrices entre deux âges sirotent et chuchotent dans les recoins. Un homme lit son journal.

La femme dont il est ici question est grande et belle. Elle porte avec désinvolture de longues bottes par-dessus un jean ajusté, une blouse de soie rose sous une veste de velours. Elle fume aussi, avec une sorte de nonchalance. La cigarette repose, semble-t-il, entre ses doigts longs aux ongles laqués. Elle n'a pas de livre ou de magazine pour la distraire de son oisiveté; elle est inoccupée, totalement disponible.

Il est impossible de savoir ce qu'elle attend, seule devant un cocktail, dans le bar du Melinda Hotel. Peut-être vient-elle seulement d'arriver dans la ville. Elle est alors sans doute venue par le train, d'une

ville de l'Est jusqu'à la côte du Pacifique. Elle aura voulu connaître la douceur du climat, la pluie de Vancouver et les roses de septembre. Ne dit-on pas que leur parfum devient plus intense dans l'air chargé d'humidité? Elle aura donc traversé tout le pays, les villes et les campagnes, les interminables forêts de conifères du nord de l'Ontario, les rivières et les lacs. Une nuit sera tombée. Elle aura perdu la notion du temps. Aux gares elle sera descendue — c'est une femme qui aime les gares et leurs odeurs. Plus loin, elle se sera plu à contempler, à travers ses yeux mi-clos, les étendues de blé des Prairies, paysage ponctué de silos et de fermes. Puis les montagnes seront apparues au loin, surmontées de neige, ces géantes. Un matin, le train sera enfin entré dans la gare de Vancouver, le terme de son voyage.

Elle aura loué une chambre dans le centre de la ville, y aura déposé ses bagages et sera sortie flâner dans les rues. Cette femme aime se mêler aux foules. Elle aura peut-être mangé un sandwich à midi, assise sur un banc de parc. Il est impossible de savoir ce qu'elle cherche et si seulement elle cherche quelque chose.

Elle aura continué de marcher jusqu'à Stanley Park et, au bout, elle aura aperçu la masse sombre et l'enseigne du Melinda Hotel. Elle aura aimé ce nom, Melinda. En s'approchant, elle aura vu les jardins et respiré l'odeur douceâtre des roses de septembre. Le bar de cet hôtel aura été conforme à ce qu'elle en avait imaginé et elle aura eu envie d'y boire quelque breuvage exotique dans une noix de coco. Elle aura eu l'impression de boire dans les îles.

Plus tard, les lueurs roses du soleil couchant entreront par les fenêtres qui donnent sur l'océan et nimbent la pénombre. Il y aura davantage de clients, hommes d'affaires délestés de leurs porte-documents, jeunes femmes maquillées, et la rumeur des voix ressemblera à un bourdonnement entrecoupé d'éclats et de rires. Au piano, le musicien jouera un air suranné. Beaucoup de regards convergeront vers cette femme immobile. Il ne se passera sans doute que très peu de temps avant qu'un homme aux tempes grises vienne s'asseoir près d'elle et engage la conversation. Elle répondra. On pourra alors noter que sa voix est grave et qu'elle parle anglais avec un accent. Les paroles que cet homme prononcera, elle les aura déjà entendues auparavant dans un autre lieu de sa vie. Cela sera perceptible à un air d'attente un peu ennuyée qui passera dans ses yeux. Cette femme a l'habitude d'être abordée par les hommes. Elle acceptera qu'il lui offre un autre cocktail exotique dans une noix de coco. Cet homme sera un client de l'hôtel, de passage dans la ville de Vancouver. Il viendra peut-être de San Francisco ou de Houston ou

d'une autre ville du Sud.

Ils évoqueront ces villes où elle n'est jamais allée. Elle lui posera des questions et rira parfois, en renversant la tête. L'homme, alors, lui parlera de sa beauté.

Elle ira peut-être souper avec lui dans la salle à manger de l'hôtel, sous la lumière des lustres. Quand elle marchera, les gens remarqueront sa démarche ondulante et l'homme aux tempes grises se sentira fier de l'avoir à ses côtés. Ils commanderont des huîtres et du champagne. Plus tard, il voudra danser et rêvera de la nuit qu'ils passeront ensemble.

Mais peut-être aussi qu'avant que tout cela ne se produise, aura-t-elle fui déjà, aux premières lueurs du soleil couchant entrant par les fenêtres. On l'aura vue, alors, partir lentement sur la plage d'English Bay.